

Zone (s)
à défendre

REMERCIEMENTS

Toute ma gratitude envers ces femmes et ces hommes de notre époque
qui se mobilisent pour défendre la Terre face à l'absurdité destructrice.

Merci à celles et ceux qui partagent la folie de me suivre
dans mes rêves les plus improbables pour les concrétiser en projets réels,
porteurs de liens, de sens et d'espoir.

Merci Aurélien pour cette si belle page de couverture et ta présentation déjantée,
ton professionnalisme et ton amitié. Merci aux proches et aux copains qui ont cru en ce
livre et m'ont aidé à ce qu'il devienne une réalité.

Merci à vous, qui commencez ce livre,
de lui donner enfin vie.



"Modernités Latines" est un ensemble de travaux et de ressources
autour des caractéristiques du modernisme universel dans les pays latins : épure,
mais respect de l'histoire, fusion avec la nature, ouverture à la spiritualité.

Édition : Daniel Bombert moderniteslatines@orange.fr

Tous droits réservés - All rights reserved.

Illustration de couverture : Aurélien Prudhomme

Copyright 2021 Julien Guimard

ISBN : 979-10-359-5106-1

Dépôt légal : octobre 2021. Achevé d'imprimer en France.

Zone (s) à défendre

Julien Guimard

1

La première fois que le nain est apparu, j'ai bien failli y laisser mes couilles.

Oui, bon... Langage cru. Je sais.

Mais croyez-moi, lorsqu'on s'ébouillante l'entrejambe de la sorte, on ne chipote plus sur les mots. On appelle un chat un chat et on court aussi vite que possible pour sauver celles qui ont toujours merveilleusement su partager votre intimité. Pas de fierté ni d'amour propre pour couper votre élan.

Pourquoi ? Parce que cet abruti de nain a planifié son entrée en scène à l'un des moments de la journée que j'exècre le plus au monde : la pause-café en salle des profs.

Alors je sais ce que vous vous dites.

Pourquoi continuer à y aller si à chaque fois je vis le supplice ? Pourquoi s'entêter à côtoyer, lors de courts instants de la journée censés me détendre, des collègues qui depuis des lustres n'ont rien d'autre à m'offrir que leurs sourires coincés et m'exilent toujours un peu plus derrière les rideaux sinistres des occupations de façade ?

J'avoue ne pas avoir la réponse. Peut-être parce que la mélodie du gobelet dégringolant des entrailles de la machine pour accueillir le nectar dans une synchronisation parfaite de sons, d'odeurs et de virtuosité me rassure bien plus que n'importe quel thermos.

Toujours est-il qu'en ce jeudi du mois de novembre, alors que j'humais l'arôme de mon café avec tout le respect qu'il se doit, m'efforçant, comme à mon habitude, de calquer le souffle chassant les premières

fumées de l'arabica sur un rythme ternaire dont le premier temps, à peine plus accentué, concordait, à la mesure près, avec l'accélération de la touillette qui, au passage du deuxième temps, avait exactement parcouru la moitié de la circonférence du gobelet (mais je sais que je vous embête avec ce genre de détail), un nain chauve au sourire dégueulasse m'est apparu sur l'épaule droite et, d'une voix mécanique, sortie des premiers prototypes de GPS, m'a donné la recommandation de « *tourner-à-droite* ».

Tourner à droite.

Passé l'épisode du café brûlant tombé sur le pantalon, puis celui de la chaise malencontreusement renversée sur mon voisin paraplégique au moment de filer aux toilettes, passé la frayeur puis le réconfort d'avoir pu si rapidement éteindre les braises, passé enfin le défi que me lançait mon propre reflet dans le miroir parce qu'il me croyait incapable de me relever après un tel uppercut, passées toutes ces étapes j'ai compris pourquoi.

Le nain voulait probablement me suggérer que je m'étais planté de sens avec la touillette.

Et on ne défie pas l'ordre des choses sans en payer les conséquences.

J'aurais dû respecter le sens inverse des aiguilles d'une montre communément accepté par tous les adeptes du gobelet. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris ce jour-là, j'étais ailleurs ou plutôt j'étais vide, si creux que j'en avais même oublié cette règle élémentaire.

La problématique du nain m'est revenue seulement après avoir résolu cette première énigme. Qu'était-il venu foutre sur mon épaule ? Et au moment de la pause-café par-dessus tout ! Je l'ai vu comme à présent je vous vois. Là. Assis en tailleur sur ma clavicule. Un Passe-partout miniature, mais alors un lendemain de grosse cuite. Aussi chauve que pédant. Une version GPS de Jiminy Cricket. La classe en moins. Le front carré en plus. Qu'est-ce que vous auriez fait vous ?

Moi j'ai flippé !

Point !

Je me suis brûlé les valseuses, j'ai estropié encore un peu plus mon pauvre collègue et je suis allé m'enfermer aux chiottes pour n'en ressortir qu'après la deuxième sonnerie. Celle qui annonce l'enfer, que l'on soit prof ou élève, si par malheur Jacquemin, le proviseur adjoint, vous

attrape hors de votre rang. Les élèves, bien sûr, ne se sont pas privés de montrer du doigt l'énorme auréole qui bordait ma braguette. Sans même chercher à esquiver mon regard que j'espérais pourtant sombre et glacial. Ils ont balancé d'inévitables vanes à deux balles du style « *Eh, Monsieur, elle était grosse pour une dernière goutte* » ou encore « *Ah ! La tragédie de la vieillesse* » faisant ainsi glousser les quelques oies du fond de la classe, fraîchement gavées de progestérones et nourries au quotidien de chewing-gums vulgairement mastiqués.

A la troisième remarque, lorsque le fumiste du groupe a lancé d'une voix androïde très proche de celle de mon nain « *Un : ouvrez-la-braguette... Deux : descendez-le-caleçon...* » (je vous passe le point trois...), j'ai craqué. J'ai rangé mes livres, mes pochettes et autres feuilles volatiles dans ma sacoche et je suis parti.

Je me suis barré de la classe !

Alors je sais. J'aurais dû rétorquer par une autre vane. Oui, mais la plupart du temps elles arrivent après la bataille, ou n'arrivent pas du tout. Il aurait suffi d'un : « *Fais gaffe, t'es en train de marcher sur ta connerie* » ou d'un « *par contre toi, tu ne risques pas de te faire des auréoles de shampoing !* » pour définitivement renvoyer ces branleurs dans les cordes. Ou j'aurais tout aussi bien pu encaisser. Faire semblant de sourire et passer à autre chose. Ou même, en dernier recours, essayer de me justifier « *non, non, je vous assure ! Ce n'est pas du pipi, c'est mon café...* » Mais non, il a fallu que je me casse. Sans rien dire. Sans me retourner. Et comme un désastre n'arrive jamais seul, je suis tombé nez à nez, dans mon échappée, sur Jacquemin, alors que l'évasion n'était plus qu'à quelques foulées. Je ne sais même plus s'il m'a adressé la parole. Peut-être m'a-t-il demandé où je courais si vite et je n'ai rien répondu. J'ai galopé. Aussi vite que mon jean mouillé me le permettait.

Mais c'est surtout le lendemain que ma vie a basculé.

Évidemment, je suis revenu au bahut la queue entre les jambes, n'omettant pas d'aller pitoyablement m'excuser dans le bureau du principal adjoint, aussi penaud qu'un ado ayant séché la cantine pour palper l'interdit. Il s'avère que je commençais la journée par une autre classe de seconde. Encore plus pénible que celle de la veille qui avait assisté à ma débâcle. Toute la nuit, je m'étais torturé l'esprit pour savoir

comment j'allais bien pouvoir réaffirmer le peu d'autorité qu'il pouvait me rester. Comme je pouvais m'y attendre, les élèves avaient passé le mot à leurs camarades si bien que je n'ai pas échappé à une deuxième fournée de mauvaises blagues. J'ai pourtant décidé cette fois-ci de ne rien laisser transparaître en me réfugiant, dans un premier temps, derrière la menace des heures de colle, puis, parce que cela ne suffisait pas, d'une visite dans le bureau de Jacquemin, pour terminer, comme trop souvent, seul face à mon tableau Véléda, jonglant entre équations et formules physiques dont toute la classe se fichait éperdument, juste pour ne plus percevoir la cruauté du monde qui se déchaînait dans mon dos.

Ne vous méprenez pas. Je n'ai pas toujours été ce prof aigri qui gerbe sur ses élèves à défaut de les intéresser. Il fut un temps où je croyais même aux bienfaits de ma pédagogie, persuadé qu'une relation moins frontale n'entacherait en rien mon autorité. J'aimais les élèves et la plupart du temps, ils me le rendaient bien. Je ne serais même pas étonné d'en trouver quelques-uns ayant fait des études de physique-chimie en souvenir des blagues vaseuses de leur bon vieux prof. Je ne sais pas à quel moment j'ai lâché. Peut-être lorsque j'ai réalisé que les parents avaient eux aussi abandonné. Qu'il ne nous restait plus que les braillards ou les donneurs de leçons. Jamais ceux qui te glissent un petit remerciement à la fin de la réunion, si toutefois cette espèce-là existe encore.

Tout fout le camp ! Le respect en tête de file. On n'en est pas encore à avaler quotidiennement des *bitch* ou des *mother-fucker* entre l'appel et la dictée, comme nos homologues américains, mais on s'en rapproche.

Bref, j'étais donc en train d'étaler une tartine de définitions sur l'atome en les agrémentant de quelques schémas et nomenclatures chimiques indigestes, sachant pertinemment que la plupart de mes chers élèves ne prendraient pas le temps de les copier, au risque d'interrompre leurs conversations, puisque de toute façon tout était à présent disponible sur Internet, tout sauf l'intelligence bien sûr, qui elle restait une option payante, quand je l'ai vu pour la deuxième fois.

Mais... Comment vous dire ? Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. A peine d'être surpris.

S'il affichait encore le même sourire arrogant que la veille, le nain, me semblait-il, n'était pas apparu uniquement pour me narguer. Il venait me prévenir d'un danger imminent.

« Attention – Projectile – levez-la-main-droite. »

Autour de moi, tout s'est alors transformé. Le temps est subitement resté figé. Je me suis tout à coup senti un autre homme, libéré du costume de défaitiste qui depuis si longtemps m'étouffait. J'ai éclos dans une nouvelle dimension. J'étais chrysalide, je devenais papillon. J'ai remercié mon nain d'un sourire peut-être un peu vexant pour lui tant il rivalisait dans la niaiserie. J'ai ensuite examiné le reflet de la classe dans la structure métallique accueillant les néons du tableau. J'y ai vu la gomme arriver et, calculant sa vitesse d'approche et la distance qui lui restait à parcourir avant l'impact, j'ai su à quel moment exact il fallait que je m'exécute pour que celle-ci termine sa course dans la paume de ma main. Et vous voulez que je vous dise le plus étrange ? Tout autour de moi, la classe, les élèves, la gomme, tout sauf le nain était codé sous forme d'une équation ou d'un programme informatique.

J'étais devenu Néo et, comme dans Matrix, j'allais mettre une bonne raclée à l'agent Smith et aux autres virus qui oseraient à présent me barrer le chemin.

Autant vous dire que le silence de la classe qui a suivi, tous autant estomaqués les uns que les autres par la prouesse technique que je venais de leur révéler, m'a flatté et, sur le coup, je me suis senti invulnérable... Bon, c'est peut-être cet excès de confiance qui m'a fait riposter en renvoyant la gomme dans un même élan. Comme tout allait au ralenti, j'ai largement eu le temps de mesurer que l'équation du lancer à deux inconnues n'était pas la bonne et que je n'atteindrais jamais la cible programmée.

Pour ma défense, je suis gaucher. Mon geste aurait très certainement été bien plus précis si, au lieu de renvoyer en coup droit ce que j'avais attrapé en revers, j'avais pris le temps de passer l'objet dans la bonne main.

Est arrivé ce qu'il devait arriver : la gomme a atteint en pleine poire le petit Bremond, Valentin de son prénom, un fayot abonné au premier rang,

et ses lunettes ont valdingué jusqu'à ce que l'un des verres se brise à l'atterrissage.

Au réveil, les codes n'étaient plus là, le nain non plus.

Je suis allé cette fois-ci directement dans le bureau de Jacquemin, sans prendre le temps de m'excuser ni même de ramasser la monture. Je lui ai alors signalé que ma grosse fatigue, bien que passagère, ne me permettait plus d'assurer les cours dans de bonnes conditions. Il me fallait sur le champ prendre congé. Il m'a longuement fusillé du regard et se lisait dans les abysses de ses sombres pupilles un tas de reproches et de suspicions. Jacquemin a finalement envoyé un surveillant assurer l'intérim dans ma classe et m'a donné la demi-journée en me suggérant avec insistance d'aller consulter quelqu'un. Je suis directement rentré me coucher à mon appart pour y dormir jusqu'à l'aube du lendemain matin. Putain... Mais qu'est-ce que je vais faire ?

- C'est une question ?

Ces quelques mots me firent sursauter. Je ne m'attendais pas à ce que l'on m'adresse la parole. En relevant la tête, je réalisai que j'étais chez mon psy. Enfin, mon psy. Nous n'en étions qu'à notre deuxième rendez-vous et encore, la première fois, j'étais resté muet.

- Oui, en général, quand ça se termine par un point d'interrogation, c'est une question ! lançai-je d'un ton froid, agacé que l'on ait si brutalement sectionné le fil de mes pensées, avant de me rattraper. Pardon, je ne voulais pas être agressif.

- Ça ne fait rien. Je vais vous donner le nom d'un confrère spécialisé dans les troubles comme le vôtre. Dites-lui bien que vous venez de ma part pour obtenir rapidement un rendez-vous.

- Qu'est-ce que j'ai exactement docteur ? Vous pensez que je suis fou ?

- Je dirais que vous êtes surtout épuisé et accessoirement dépressif. Vous souffrez de troubles hallucinatoires liés à votre surmenage et vous avez un besoin absolument urgent de repos.

- Vous pensez que c'est l'approche du 21 décembre qui me fait avoir ces visions ?

- Mais non, mais non, me rassura-t-il mollement en me tapotant l'épaule d'une main tout en me désignant la sortie de l'autre.

Je ne trouverais pas ici la réponse à mon problème, je l'ai bien compris.
Ni même avec n'importe quel autre toubib d'ailleurs.

Alors la question je vous la pose à vous. Et de grâce, évitez les formules
toutes faites de mon psy ou autres galipettes du genre pour noyer le
poisson.

Qu'est-ce que je peux faire, nom de Dieu ?

2

Dieu justement.

Il m'est d'avis qu'à un moment ou à un autre, lui aussi a lâché prise et gardé la tête dans le tableau pour ne plus voir tout le bordel qui se tramait derrière lui. Les bonnes intentions de début de carrière ont dû s'enfuir sur la même bécane que la conscience professionnelle.

On lâche tous un jour ; aucune honte à cela.

Après les éventuelles réactions de fierté puis les inévitables remises en question, il a fini par abandonner le sort de l'humanité aux élèves les plus turbulents. Ceux qui de toute façon ne feront jamais preuve d'une miette de reconnaissance. Ceux qui bousillent le matériel et taguent les locaux simplement pour frimer.

Je ne juge pas, je constate.

J'ai fait pareil ! En me réfugiant dans des équations peut-être un peu moins complexes que les siennes, certes, mais avec une démotivation semblable, si ancrée que l'on sait pertinemment que la pente restera à jamais trop abrupte pour la remonter.

Je comprends et je compatis.

Non, le seul petit reproche que je lui ferais, si toutefois je pouvais me le permettre, serait de ne pas être resté intransigeant sur certains points non négociables.

Quand on dit en rang, deux par deux, c'est en rang deux par deux, point ! On pense aux timides et aux insociables, en queue de peloton, qui ont un mal fou à se faire des copains ou plutôt, en ce qui me concerne, une copine et on force un peu le destin !

Je ne lui en veux pas, mais tout de même.

Cela m'aurait bien arrangé qu'il sanctionne le célibat d'une bonne colle ; quelques-unes auraient moins fait les difficiles...

Je déteste la solitude. Je la côtoie depuis si longtemps. Non. En fait, je ne supporte pas que l'on me sache seul. Ce regard tantôt apitoyé, tantôt jubilatoire qu'ont la plupart des gens parce que leur existence leur semble tout d'un coup un peu moins minable que la vôtre.

Même lorsque je vais au restaurant, je prends soin d'arriver tôt pour avoir le temps de patienter et faire croire que j'attends quelqu'un. « *Elle ne devrait plus tarder maintenant* ». « *Encore cinq minutes et je commence sans elle, ahh, ahh, ahh !* » ; « *Allez, tant pis je passe la commande, mais croyez-moi qu'elle va m'entendre... Garçon !* ».

Vous voulez que je vous dise ce qui me rassure dans ces moments-là ? J'ai la conviction qu'il y a quelque part une personne jonglant elle aussi entre les menus et les apéros pour simuler un lapin. Et cette fille finira un jour de l'autre côté de ma table... J'en suis persuadé. En espérant que ce jour-là on trouvera des trucs à se dire.

Des picotements familiers me parcoururent la colonne vertébrale sans crier garde. M'attendant à voir débarquer le nain sur mon épaule, je me redressai énergiquement de mon canapé pour lui réserver un accueil digne de ce nom et oubliai au passage de déplacer le plateau repas reposant jusqu'alors sur mes cuisses.

Tout se figea à nouveau autour de moi. Claire Chazal ne lâchait plus mon regard. Elle m'intimidait presque. On ne dévisageait pas un homme ainsi lorsqu'il était encore en caleçon. Elle aussi voulait voir le nain ; entendre ses nouvelles prophéties.

Au lieu du nain vint la lumière.

Une révélation.

Bien plus encore. Une confession.

Dieu venait, à sa manière, de m'avouer ce que serait le 21 décembre 2012.

Un gros pétage de câble. Ni plus, ni moins.

Une réaction démesurée après la goutte d'eau qu'il n'aurait jamais fallu rajouter.

Un prof de plus qui balançait impulsivement la gomme dans la foule sans vraiment en avoir mesuré les conséquences.

- Ouahouh !

Cette divine confiance me cloua sur place. Sans mauvais jeux de mots. Il allait bientôt se passer quelque chose de si grave que Dieu, dans un ultime sursaut d'orgueil et pour sauver ce qu'il lui restait d'amour propre, allait renverser le bureau et faire voler les chaises en fond de classe. Et mieux valait alors ne pas se trouver dans sa ligne de mire.

- Merde alors !

Que pouvais-je faire ? Devais-je en informer les autorités compétentes ? L'humanité pouvait-elle encore faire machine arrière ? Et surtout, restait-il un endroit sur Terre pour se planquer ?

Je m'affalai sur le canapé, tel un boxeur renvoyé dans les cordes, luttant pour retrouver l'air qu'un crochet du droit avait chassé du ventre. La tête me tournait irrésistiblement. Le codage Matrix s'emparait déjà des murs de la pièce. Bientôt ce serait mon bras. J'attendais le message.

Le psy se trompait. C'était bien l'approche du 21 décembre qui expliquait mon état. J'avais un rôle à jouer ; restait à savoir lequel.

Il fallait que je me concentre.

Le nain ! J'ai besoin d'aide !

Mais il me fallait aussi me préparer pour rejoindre mes collègues de travail au restaurant. J'avais bien sûr anticipé mon retard en grignotant un peu mais arriver pour le dessert risquait tout de même de faire désordre.

Je trouvais déplorable d'être ainsi ramené à la réalité, au moment même où le ciel s'apprêtait à ouvrir son cœur.

Les codages s'effacèrent peu à peu. Le décor abandonna sa bichromie noire et verte pour reprendre les fades couleurs d'une tapisserie démodée. Je redevins le commun des mortels et fonçai me brosser les dents pour chasser des relents de comté.

Alors que j'enfilai mon pantalon en doutant de mon choix, un jean blanc et un restaurant italien n'ayant jamais fait bon ménage, une porte se mit violemment à claquer.

Un simple courant d'air ? Certainement pas ! On venait de s'introduire dans mon appartement.

Mes acouphènes masquaient un léger bruit, probablement des pas. Je balayai la pièce d'un regard anxieux, à la recherche d'une arme quelconque que seule la chambre pourrait de toute façon m'offrir, une escapade dans la cuisine pour m'emparer d'un couteau étant évidemment à proscrire.

Le vase ? Non, j'y tiens. C'est ma mère qui l'a fait.

La ceinture que je n'avais pas encore passée dans toutes les sangles de mon pantalon ? Hmm...Je me vois mal fouetter le cambrioleur.

Ma trousse ? Non. Bonne forme mais peu d'impact.

Mon équerre en bois ? Mon équerre en bois. Pourquoi pas. Elle tient parfaitement dans la main et malgré les années, la pointe est toujours bonne.

- Il y a quelqu'un ?

Ma voix chancelante trahissait une forte émotion.

Qu'est-ce que je raconte moi ? Pfff... Il y a quelqu'un... « Oui, oui c'est moi, le voleur ; ne vous dérangez pas pour moi. Je ne fais que passer ! »

Non mais quel con ! Ressaisis-toi mon vieux !

Et s'il avait une arme ?

Plus le temps d'attendre. Faute de trouver mieux, la pochette plastifiée me servirait de bouclier. En franchissant le seuil de la porte de ma chambre, je me sentais légèrement ridicule dans mon accoutrement de Capésien (j'entends par là détenteur du CAPES). Je ressentis pourtant au fond de mes tripes la frénésie qui habitait jadis les chevaliers payant de leur vie pour protéger le Graal.

Étais-je allé trop loin ? En avais-je malgré moi trop appris ?

Tout trésor avait son gardien. Et son pirate pour le dérober.

On ne me laisserait plus tranquille dorénavant.

Pris dans un élan de bravoure que je ne soupçonnais pas, je me précipitai dans le salon, armes en joue, accompagnant mon galop d'un cri redoutable puisé dans les profondeurs de mes entrailles.

J'étais enfin prêt à affronter mon destin.